

de bois, abattue aux forêts qui vivent dans les nuages.

Autour d'eux, dans le ciel, se déploie le cirque des Himalaya gigantesques ; à trois mille mètres au-dessus de la vallée, un noir ruban de forêts serpente et se traîne : sapins, chènes épineux, rhododendrons aux troncs énormes, dans lesquels on sculpte la selle des cavaliers ; plus haut encore, d'immenses roches se hérissent, ardues, aiguës, déchiquetées par tous les hivers du globe qui, pendant des milliers d'années, ont craquelé des blocs en écailles qui dévalent, cailloux ayant la dimension de nos collines...

Le soir vient ; le soleil se couche, non point au bas de l'horizon, mais dans les hauteurs mêmes du ciel, tant le rempart est haut, qui emprisonne la froide vallée. Le torrent, qui semble venir du firmament, écume, gronde, nimbé de brumes. Une ombre blême sort des trous et s'étale, et la nuit déjà, en plein jour, léchant la terre, rampe vers le village.

Les maisons, pour se protéger l'une l'autre contre l'attaque des brigands, se sont agglomérées dans le coin le plus rocheux du val : car elle est si rare, la terre cultivable où l'on peut semer un champ d'orge, si rare, que ce serait pêcher contre le *Ciel-Bleu*, de bâtir la demeure à l'endroit où la graine consent à germer.

Les hommes du Pays Haut, las du labeur et de la route, s'acheminent dans le crépuscule, vers les maisons : elles ont l'air de forteresses ou de prisons, avec leurs murs en terre battue, leurs fenêtres étroites où le corps d'un homme ne se glisserait pas, et leurs trois terrasses superposées, qui s'échelonnent l'une au-dessus de l'autre, comme les marches d'un sombre escalier de géant.

Les esclaves pliant tous sous leur faix de bois entrent et traversent l'obscur rez-de-chaussée qu'habitent les bêtes domestiques, moutons et chèvres d'un côté, chevaux et mulets dans l'autre moitié. Les bêtes, amicalement, regardent défiler, dans l'allée du milieu, les hommes qui les défendent, la nuit, du haut de la terrasse, contre l'attaque des deux égorgeurs de troupeaux : le bandit et la panthère.

Puis, les serviteurs, débarrassés de leurs far-

deaux, gravissent les degrés de l'échelle et, par une trappe, débouchent dans la grand'salle. Elle est vaste, au plafond supporté par des troncs d'arbres équarris à la hache, alignés en deux rangs de colonnes puissantes. Au long des fûts, pendent, accrochés à des clous de bois, les vêtements, et les armes, et les *écharpes de félicité*, en fine soie transparente, que le visiteur a tendues des deux mains, en pénétrant dans la demeure. A terre gisent les selles de rhododendron : au pied du mur, s'étalent les peaux de chèvre, aux longs poils blancs, et dans le milieu de la salle, l'âtre carré, garni de pierres, encadré de poutres, rougeoit et fume, avec son feu de bouses desséchées ; la fumée du foyer s'enlève vers le trou creusé au plafond, que l'on obstrue, la nuit, avec des planches et des ardoises.

Les hommes entrent. Au bord de la trappe, l'hôte reçoit les convives et les serviteurs. Ils échangent les saluts, attirent autour du foyer les claires toisons de chèvre ; d'un geste prompt, mécanique, uniforme, tous, presque en même temps, rabattent sous eux leur habit de peaux et s'asseyent, les jambes croisées.

La nuit est venue. L'hôtesse, accroupie, casse et fend, de sa minuscule hachette, les petites bûches de bois résineux qu'elle brûle sur une ardoise, pour éclairer la salle : à leur flamme tremblottante, les ombres et les clartés dansent sur les visages et sur les murs. On attend. La marmite, portée par un trépied de fer, chante au-dessus des bouses qui brûlent ; depuis une heure le bloc de glace est fondu, et la galette de thé, faite avec les tailles d'arbustes ramassées aux fumiers de la Chine, bout en noircissant le breuvage ; la femme cherche sous les cendres une pierre rongie à blanc et la jette dans l'eau bouillante. Le thé est prêt ; elle le verse dans la baratte, y précipite une poignée de sel, un quartier de beurre ; et les faces sourient, car voici la première joie après la journée de fatigues. Le chœur des voix, en mesure, psalmodie les nombres, de un à cent, pendant que l'esclave, à grands coups rythmés, bat le thé dans la baratte familiale.

— Kig-la-Kig ! Un et un, le battoir monte et redescend. Gni-la-gni ! Deux et deux, il